

# LA REVOLUTION ESPAGNOLE

Administration pour la France: Pour la vente au n.º: *Librairie du Travail* 17, rue de Sambre et Meuse, Paris X<sup>º</sup>; ou: *Librairie Espagnole* 12, rue Gay Lussac, Paris V<sup>º</sup>.  
Pour les abonnements: Colette Audry 7 square de Port Royal, Paris XIII<sup>º</sup>.  
Chèque Postal n.º 1360-10.

Edition française bi-mensuelle  
du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste  
d'Espagne  
**P. O. U. M.**

Rédaction: LA REVOLUTION ESPAGNOLE (éd. fran.)  
Baños Nuevos, 16, Barcelone, Espagne  
Prix du numéro: France . . . . . 0'50 fr.  
Espagne . . . . . 0'15 pt.  
Abonnements: 12 numéros. . . . . 5'00 fr.

## SOMMAIRE

*Madrid sous la mitraille fasciste, par J. G. Gorkin. — Les caractères de la guerre en Espagne. — Le P. O. U. M. et la question agraire. — Le leader anarchiste Durruti. — Les taxis collectivisés C. N. T. — Les droits politiques pour les jeunes. — Le Bureau International des Jeunesses*

## Madrid sous la mitraille fasciste

par J. G. Gorkin

Sur la route de Valence à Madrid, nous croisons un grand nombre d'autocars et de voitures pleines de femmes et d'enfants. La capitale procède à l'évacuation de la population non-combattante. Cette mesure aurait dû être prise depuis longtemps, c'est-à-dire lorsqu'ont commencé les barbares bombardements aériens. J'ai pu me rendre compte que ceci est le sentiment général, et un reproche que l'on fait au Gouvernement installé à Valence.

Avant d'arriver à Tarancon, nous rencontrons plusieurs groupes de miliciens. Ils ont pris part aux derniers combats et maintenant ils vont en permission à Valence et en Catalogne. Ils vont à pied, par groupes; les autos et les camions sont réservés aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Ils se dirigent vers Albacete, à quelques quatre-vingt kilomètres; là ils prendront le train pour Valence. Ils sont joyeux; quelques-uns vont en chantant et en sifflant.

Tarancon. Il y a plusieurs voitures arrêtées devant la pompe à essence et beaucoup de gens autour: des ouvrières, beaucoup d'entre elles avec les traces des larmes—c'est si dur de laisser le foyer abandonné derrière soi—des enfants souriants et désœuvrés, curieux et heureux du voyage; des miliciens avec une barbe de fleuve, mal soignée... Nous parlons quelques instants avec quelques-uns d'entre eux. Ils sont catalans. Ils font partie de la colonne Joaquín Maurín. Ils sont parvenus à Tarancon avec une camionnette. Ils nous communiquent de bonnes impressions du front de Madrid. Ce qui est criminel, ce qui est horrible, nous disent-ils, ce sont les bombardements aériens. On assassine en masse la population civile. On détruit et on incendie les immeubles. Les canailles!

Pour pouvoir continuer le voyage jusqu'à Madrid, nous avons besoin d'une autorisation de l'Etat-Major. Nous allons au local de l'Izquierda Republicana. Au rez-de-chaussée, dans une petite pièce, ils nous donnent l'autorisation. Et nous partons à toute vitesse pour Madrid, la capitale sur laquelle sont concentrés en ce moment les yeux du monde entier, dont le destin se joue presque à ses portes.

### Madrid dans la nuit

Nous entrons à Madrid par le Pont de Vallecas, à la nuit tombante. L'entrée est impressionnante. Au lieu de la ville illuminée que j'ava's vu d'autres fois, je distingue maintenant une grande masse grise, enveloppée d'ombres, et l'obscur silhouette des immeubles... Sur les trottoirs, une multitude de silhouettes qui se meuvent, qui se croisent ou qui forment des groupes. De

temps en temps, un garde qui nous arrête, qui examine nos papiers à la lueur d'une lanterne et qui nous recommande: «Avancez lentement avec les lumières éteintes. Faites attention.» Ce que nous faisons. Notre voiture avance comme à tâtons; le chauffeur, pour s'orienter, allume de temps en temps les phares, pas plus d'une seconde; pour éviter une collision avec une autre voiture et pour ne renverser personne, il actionne continuellement le klaxon. C'est l'un des seuls bruits que l'on entend, avec celui lointain de la fusillade, le tac-tac des mitrailleuses et de temps en temps l'explosion d'un coup de canon. Ce sont les nôtres du côté de la Moncloa. Madrid lutte de nuit et de jour; à ce qu'il paraît, le tir ne s'arrête pas un seul instant.

C'est ainsi que nous arrivons à la Place de Santo Domingo—appelée aujourd'hui place de Etchebehere, en l'honneur de notre grand camarade tombé sur le front de Sigüenza—où est installé le Comité local du P. O. U. M.

Nos camarades nous informent sur la situation de Madrid. Quelques jours auparavant, ils ont connu des moments graves. La résistance héroïque des miliciens sut les vaincre. Il serait absurde d'affirmer que tout danger ait disparu. Il ne faut pas tromper les masses par un faux optimisme. Au contraire, il faut leur dire la vérité, la vérité qui est une arme de lutte. La vérité qui aide à forger la conscience héroïque du prolétariat. Les fascistes sont aux portes de Madrid, combattant pour y pénétrer et pour s'en emparer. L'aviation ennemie, envoyée par Hitler et par Mussolini, essaie de leur faciliter l'entrée, par un bombardement criminel, qui fait un grand nombre de victimes. Les fascistes n'entreront certainement pas à Madrid, mais ils la convertiront en un monceau de ruines.

Acompagnés par Baldrís, chef militaire des forces du P. O. U. M. du front de Madrid, qui vient de lutter vaillamment sur le front, nous faisons un tour dans les rues. Beaucoup d'entre elles sont infranchissables. Nous avançons dans l'obscurité, à tâtons; par moment nous apercevons le rayon de lumière d'une lanterne. A l'entrée de la Puerta del Sol, par la rue de l'Arenal, nous entendons une voix dans l'obscurité, demandant le mot de passe. Baldrís le donne et nous poursuivons notre route. La Puerta del Sol est presque infranchissable. On ne peut passer ni par la rue de Alcalá, ni par la chaussée de San Jerónimo. Ils ont lancé des bombes de deux cent cinquante kilos.

C'est une belle nuit, nous dit Baldrís. Les avions ne tarderont pas à revenir. Tu verras l'effet que produit le bombardement de nuit. Il y a beaucoup de militaires qui demeurent impassibles devant les combats du front et qui disent que cela est bien pire. Tu vas voir bientôt.



J'entends dans la nuit son rire jeune et sain. Baldris est un grand garçon robuste, fort, d'esprit ferme, à la face souriante et joviale, aux yeux glauques et rieurs. Son aspect inspire confiance. C'est l'incarnation de ces jeunes combattants qui ne connaissent pas de milieu, regardent le danger face à face, qui vont à la lutte et à la mort en blaguant et se moquant des balles ennemies. C'est le symbole de notre invincible jeunesse prolétarienne.

## Un bombardement de nuit

Nous allons dormir à l'Hotel Suisse, dans la rue de Hortaleza, au coin de la Gran Via, pas loin de l'immense tour de la Téléphonie. Ils nous donnent des habitations au quatrième étage. Celui qui nous conduit nous avertit:

—Si vous entendez les avions, descendez à la cave. Ne laissez aucune lumière allumée. Faites attention!

—Ami, on ne meurt qu'une fois, lui répond un de mes compagnons.

Je m'étends avec l'intention de ne pas bouger du lit de toute la nuit.

Vers deux heures et demi, quelques voix me réveillent dans la chambre contiguë. J'entends, loin encore, le bruit des moteurs d'avions. Le bruit augmente chaque seconde. Il s'approche de moi. C'est un bourdonnement qui pénètre dans le cerveau. Tout de suite deux explosions. Après, le bruit s'éloigne rapidement. Ils sont déjà passés. Reviendront-ils?

On frappe violemment à ma porte.

—Lève-toi vite! A la cave!

J'entends des pas qui s'éloignent rapidement. Un silence de quelques instants. Je commence à m'habiller dans l'obscurité. Je n'ai pas encore terminé que je recommence à percevoir le bruit des fatidiques moteurs. Ils approchent de nouveau de l'hôtel. Déjà ils doivent être en train de passer au-dessus de ma tête. Et s'il laissait tomber une bombe en ce moment? Je reste debout au milieu de ma chambre, attendant... De nouveau une terrible explosion. Les vitres de l'hôtel sautent en mille morceaux. Les murs ont tremblé comme si toute la maison allait s'effondrer. Le bruit des avions s'éloigne de nouveau. Où a eu lieu l'explosion?

Je sors sur le palier. Il n'y a personne. Dans l'obscurité, à tâtons je cherche la porte de sortie. Je descends les quatre étages de l'hôtel. Je distingue une faible lueur. Elle vient de la cave. Je descends. Il y a beaucoup de monde. Il y a plusieurs personnes étendues sur des matelas. Une voix de femme:

—Les bandits! Les canailles! Que la foudre les extermine! Ce n'est plus une vie.

Un long silence. Arrive un camarade de la rue, disant qu'une des bombes a explosé dans la rue voisine, la rue Fuenarral, et une autre dans la Gran Via, sur la façade des Etablissements Rodriguez. Heureusement, on croit qu'il n'y a pas eu de victimes.



## Les fronts de Madrid

La matinée suivante, avec Baldris, Julio Granell et d'autres camarades, je visite les fronts. En premier lieu, le front appelé front du Tage; sur la route d'Andalousie. Du côté de la place Legazpi et du Pont de la Princesse, par où les fascistes tentèrent d'entrer la première fois, il y a plusieurs maisons détruites par la mitraille et d'énormes trous d'obus dans le sol. Le front est assez loin. Des camions remplis de miliciens passent constamment. Les maisons ont été évacuées. Dans une cantine, il y a quelques miliciens. Nous parvenons à la première ligne de tranchées. Un capitaine et un lieutenant accourent. Nous parlons avec la plus franche camaraderie. Le lieutenant a un accent andalou marqué. C'est un ancien banderillo.

—Au diable les taureaux et les banderilles! La guerre est bien plus intéressante. Maintenant nous faisons la révolution. Il nous montre une colline. Les fascistes sont derrière. Mais sur ce front, ils font à peine feu. Je le questionne:

—Tu crois qu'ils passeront les fascistes?

—Qu'ils passeront? S'ils passent, je me coupe le cou!

Nous nous séparons d'eux par une forte poignée de mains. Nous nous dirigeons vers le Pont de Tolède; par où les fascistes tentèrent aussi d'entrer. Les maisons de la Glorieta de las Piramidas, à l'entrée du Pont, sont à moitié détruites. Le Pont est coupé de gros parapets. Nous les traversons. Nous sommes à Carabanchel. Ce quartier populaire de Madrid a été évacué. Derrière les parapets, il y a beaucoup de miliciens armés. Je distingue, non loin de là, un tank. Les fascistes, selon ce que nous dit un milicien, sont à plus de un kilomètre, presque à un kilomètre et demi. Nous pouvons avancer, pas par la rue, ce qui est dangereux, mais à travers des maisons abandonnées. Ce que nous faisons. Les maisons communiquent entre elles au moyen de grandes ouvertures faites dans les murs. Nous avançons de maison en maison. Dans chacune d'elles nous trouvons des miliciens, qui nous saluent levant le poing.

—Croyez-vous qu'ils entreront, camarades?

—Qu'ils entrent et ils verront. D'abord ils devraient nous tuer tous.

Nous recevons la même réponse partout et quelques temps après au Pont de Ségoviá. Nous allons vers la gare du Nord qui est à moitié en ruines. Par là, en face, à la Casa del Campo, on infligea une grande défaite aux Maures, il y a quelques jours. Ils eurent de grandes pertes. Ce fut une grande défaite pour les fascistes. La première grande défaite aux portes de Madrid. On ne nous permet pas de nous approcher vers le fameux pont des Français, qui se trouve à un kilomètre ou un kilomètre et demi de là. Le crépitement des mitrailleuses arrive jusqu'à nous et, de temps en temps, le bruit du canon. On est en train de déloger l'ennemi de l'Hôpital et de la maison Velasquez, qui est détruite. Non seulement nos miliciens résistent, mais ils attaquent. Nous avons des victimes, mais les victimes des fascistes sont trois fois plus importantes.

Ils n'entreront pas! Les fascistes n'entreront pas à Madrid! Madrid sera effectivement la tombe du fascisme. Les miliciens

(Suite page 8)



## Les caractères de la guerre en Espagne

Nos camarades de France n'ont pu connaître que par des reportages fragmentaires les conditions de la lutte sur les différents fronts de la guerre civile en Espagne. Le combat qui a lieu actuellement sur la péninsule ibérique a perdu depuis longtemps la forme d'une guerre civile, suivant la signification habituelle de ce terme. Il s'agit d'une guerre entre le prolétariat et les mercenaires fascistes, défenseurs de la domination capitaliste. Seuls les petits-bourgeois et leurs soutiens de l'étranger peuvent tenter de faire croire que la «nation» espagnole est «déchirée» en deux par la «trahison» de généraux ayant vendu leur «patrie» à l'étranger. Nous avons eu maintes fois l'occasion d'expliquer que, loin d'assister en Espagne à une lutte entre la démocratie et le fascisme —le motif permanent des discours de la Pasionaria—, nous sommes en présence d'une lutte à mort entre le socialisme et le capitalisme.

Aujourd'hui, dans la guerre actuelle le prolétariat espagnol, d'une part, reçoit l'aide du Mexique, de l'U. R. S. S. et du prolétariat international; le capitalisme espagnol, d'autre part, est soutenu par le capitalisme international et principalement par son avant-garde, celle qui y a un intérêt direct, l'Allemagne jointe à l'Italie. Est-ce à dire, cependant, que cette guerre a toujours revêtu les caractères d'une véritable guerre? Certains récits ont parlé de la prolongation des combats de rue sur les fronts de bataille. D'autres, lui donnent le visage d'une guerre moderne mettant en oeuvre les moyens belliqueux les plus destructeurs.

La vérité ne réside ni dans le premier aspect, ni dans le second. C'est assez lentement que par l'augmentation des effectifs, la militarisation, le perfectionnement des armements, la guerre s'est installée en maître sur l'Espagne. L'amélioration des capacités guerrières se rencontre beaucoup plus de notre côté —du côté prolétarien— parce que nous disposons d'une grande réserve d'hommes et de grandes possibilités d'initiative de la base au sommet. Les rebelles, eux, ne disposent que de peu d'hommes, leur matériel est mis en marche par des soldats étrangers et leur incapacité militaire reste notoire.

Il nous est beaucoup plus facile de parler des qualités guerrières des milices et de leur défauts d'il y a deux mois, maintenant que de grands progrès ont été réalisés dans leur organisation.

\*\*\*

Pour juger des méthodes de combat des miliciens espagnols, il faut toujours se souvenir que le capitalisme espagnol n'a pas participé à la guerre de 1914-18 en qualité de belligérant. Les enseignements qu'en ont tirés les Etats-Majors des autres pays sont restés inconnus en Espagne. L'armée espagnole était une armée du temps de paix, sans discipline et sans hommes. Les sentiments antimilitaristes d'une grande partie de la classe ouvrière l'avaient portée à se refuser à tout service militaire. L'armée était dépourvue d'armes modernes, de munitions, d'artillerie lourde, de chars de combats, d'aviation efficace. Les généraux, fort heureusement, n'avaient qu'une expérience de coupeurs de têtes de marocains et de policiers.

Lorsque la lutte du 19 juillet a éclaté à Barcelone, à Valence, à Madrid, le prolétariat s'est lancé dans la rue avec sa foi et son enthousiasme. Il a saisi les armes qu'il a trouvées et par son énergie et sa science innée de la guerrilla, il a vaincu les fascistes espagnols, les obligeant à se retrancher dans les places-fortes militaires.

Mais toute cette expérience de combats de rue, de guerrillas, d'opérations de contrôle et de surveillance des agglomérations urbaines et des voies de communication ne pouvait être que d'un faible secours lorsque la guerre se déroulait en rase campagne. C'est cependant avec de tels procédés que la lutte fut menée au début devant Saragosse et Huesca.

Les miliciens se sont battus dans les plaines et les montagnes sans abris, derrière les talus des routes, retranchés dans les fermes. Ou bien ils ont utilisé des parapets formés de sacs de terre ou de pierres. Ces semblants de protection devinrent

vite périlleux en face d'un adversaire mettant en jeu l'aviation ou l'artillerie, car l'absence d'abris multipliait les pertes.

Le commandement militaire, quand il voulut apprendre au combattant à se protéger, se heurta à une certaine indolence du milicien («on monte le garde et il faut aussi creuser des tranchées?») et surtout aux sentiments chevaleresques des espagnols pour lesquels la lutte doit avoir lieu face à face, mais non contre un ennemi invisible.

Mais sous l'effet des résultats meurtriers que donnèrent des attaques mal calculées et grâce aux conseils prodigués avec insistance par les soldats ayant combattu pendant la guerre de 1914, on reconnut bientôt le bénéfice de la protection par les tranchées. Encore ces tranchées, creusées par les combattants ou par des fascistes prisonniers sont elles souvent mal établies. Pour prouver ce que nous avançons, il nous suffira de dire que Barcelone est couverte, en ce moment, d'images d'Epinal, montrant, sous une forme primitive, comment on doit établir une tranchée, un nid de mitrailleuse, etc. Ludwig Renn fit également publier dans la presse espagnole une série de préceptes élémentaires des combats d'infanterie.

Au point de vue de la stratégie du début de la guerre, on a signalé en son temps cette tactique primitive qui consistait à contrôler les routes principales qui traversaient les lieux de combat, en établissant des fronts perpendiculaires à la route, à droite et à gauche. Du fait qu'au commencement on disposait de peu d'hommes, cette tactique provoquait les surprises les plus inattendues. Il était possible de s'infiltrer dans les lignes ennemies, d'un côté comme de l'autre. Des journalistes et des miliciens furent victimes de cette mésaventure, traversant les lignes sans s'en apercevoir, ou étant surpris à l'arrière du front par des adversaires qui, audacieusement, empruntaient des chemins vicinaux.

Par suite de l'activité indépendante des milices, il y eut très souvent un nombre insuffisant de combattants sur certains secteurs. La jonction pendant longtemps ne fut pas établie entre deux colonnes voisines mais dépendantes d'organisation différentes. Ces «trous», permirent quelquefois à l'ennemi d'encercler par surprise tout un campement.

Ajoutons encore que les ouvriers et les paysans durent apprendre à connaître l'efficacité maximum des armes qu'ils avaient en mains. Ils gaspillent les munitions, tirant la nuit sur des objectifs invisibles ou bien de jour sur des points inaccessibles par leur éloignement.

## Aragon

Donnons un bref tableau du front de Huesca au mois de novembre. Les tranchées sont maintenant correctement construites. Les mitrailleuses bien disposées placent sous leur rayon d'action tout le terrain à contrôler. Des abris sont établis pour se protéger contre les bombardements. Toutes mesures sont prises pour empêcher l'adversaire de réussir une offensive. Mais toute attaque de grande envergure de notre part, sur Huesca ou Saragosse, a été rendue presque impossible par le défaut de matériel. On n'a pas d'autres canons que les 75 ou les 155. La délivrance de places-fortes, comme les deux villes placées sous la domination fasciste, demande une artillerie lourde et une aviation moderne que les clauses de la «neutralité» ont interdit aux espagnols de se procurer. Ces derniers temps cependant, on a notablement avancé dans la Sierra d'Alcubierre et dans la direction de Belchite et Almudevar.

Le moral des troupes rebelles de l'Aragon rend impossible toute tentative de l'ennemi de se dégager de notre pression. On constate de nombreux cas de contacts des soldats rebelles avec nos miliciens. Les tranchées sont assez rapprochées et il arrive que, d'un commun accord, on décide d'arrêter le tir pendant une heure. Cet entracte est utilisé pour faire l'échange des journaux fascistes contre les nôtres. Des conversations avec les soldats rebelles apprennent, par exemple, que les soldats évitent



de tirer sur une de nos positions placée totalement sous leur vue. Mais les rebelles expliquent que, quelque soit leur désir de le faire, ils ne peuvent passer dans nos rangs, car leurs familles à Huesca seraient massacrées.

Le commandement devant Huesca fait des appels fréquents à la désertion au moyen de hauts-parleurs placés en avant des lignes. Ces appels sont souvent suivis d'effets.

Enfin les rebelles manquent de munitions. Leur artillerie est très peu active et leur aviation ne se livre qu'à des bombardements hebdomadaires, d'ailleurs peu efficaces!

## Madrid

Tout différents sont les caractères de la lutte devant Madrid. On se livre là une lutte acharnée avec des moyens de guerre ultra-modernes. Les avions de bombardement et de chasse sont en activité constante. Les tanks modernes montrent toute leur efficacité. Incendies et destructions d'immeubles, massacres d'enfants et de femmes par les rebelles, allongent chaque jour la liste des victimes.

La vraie guerre est celle de Madrid. Les contingents de miliciens ouvriers et de soldats expérimentés opposent une barrière infranchissable à l'avance des fascistes. L'appoint de bataillons composés de camarades antifascistes ouvriers, anciens combattants de la guerre de 1914-18, venus de tous les coins d'Europe, a élevé considérablement et très rapidement la valeur combattive des éléments qui se trouvent sur ce front.

Les journaux d'ici expriment l'admiration des espagnols pour la célèbre «Colonne Internationale». Citons quelques appréciations que nous lisons dans la presse:

«Nous avons pu voir un groupe de ces soldats que la solidarité internationale nous a adressée pour démontrer que le peuple espagnol n'est pas seul.»

«Nos lecteurs savent déjà quels sont ceux qui forment la Colonne Internationale. Ni des aventuriers, ni des mercenaires, ni des soldats de fortune. Simplement des hommes qui obéis-

sent à la discipline imposée par un parti ou une organisation et qui, en outre, veulent démontrer au peuple espagnol que sa lutte a soulevé de profonds sentiments de solidarité.»

«Nous n'aimons pas résister —dit un. Nous préférons attaquer. Et la vérité est que, après chaque attaque, la Colonne Internationale améliore ses positions. Sa tactique guerrière est en train de donner le bon exemple.»

L'admiration du journaliste à l'égard de la technique militaire, marque que la leçon a porté et portera chaque jour davantage.

«Il est utile de savoir se protéger. La tranchée est d'une grande utilité. Mais l'entonnoir creusé par l'explosion d'un obus ne l'est pas moins. Ces trous facilitent l'approche vers l'ennemi pour l'attaquer des points les plus proches avec des grenades plutôt qu'avec des fusils.»

«Et quand il n'y a pas de dénivellation utilisable, ils rampent collés au sol.»

Nous avons donné ces exemples, non pas pour montrer qu'en Espagne la tactique la plus élémentaire soulève l'admiration, mais pour faire comprendre combien étaient superficiels les reproches des camarades étrangers, anciens combattants, aux miliciens espagnols. S'il est vrai qu'on fit «la guerre avec des cartes Michelin», il doit être admis que le prolétariat espagnol avait à faire sa propre expérience de la guerre. Commencée avec des moyens et par des procédés rudimentaires, avec peu d'hommes, la lutte antifasciste, au fur et à mesure qu'elle s'étendait et s'aggravait, a pris la forme d'une véritable guerre. Mais d'une guerre dans laquelle l'Armée Rouge est en train de se former et de s'acquérir des titres de gloire devant la classe ouvrière espagnole et devant tout le prolétariat international.

Les ouvriers espagnols sont tout prêts à recevoir les conseils de leurs camarades étrangers. S'ils sont en partie désarmés par la dite neutralité, ils se sentent soutenus par leurs frères des autres pays. Avec cette collaboration, ils écraseront le fascisme criminel, pendant que leurs camarades de l'arrière édifieront la nouvelle société socialiste.

## Le P. O. U. M. et la question agraire

A Barcelone, le 15 novembre, s'est réunie une Conférence agraire organisée par le P. O. U. M. De nombreuses délégations de la Catalogne et du Levant y participèrent. Nous reproduisons plus bas le texte approuvé à l'unanimité par les délégations.

Nous avons souvent insisté sur l'importance fondamentale de la question agraire pour l'avenir de la Révolution. De la solution apportée à cette question dépend le maintien de l'alliance entre les ouvriers et les paysans. Et sans cette alliance, la Révolution ne pourrait poursuivre son cours. Les camarades du P. O. U. M., forts de l'expérience des révolutions précédentes, de la Révolution russe en particulier, se donnent pour mission de maintenir les rapports entre la classe ouvrière et la paysannerie, afin d'éviter les difficultés qui pourraient naître d'une rupture de ces rapports.

Certaines organisations ou plutôt certains groupes politiques dont les initiatives restèrent incontrôlées, appliquèrent à la campagne des mesures dont les effets créèrent des frictions entre les éléments dirigeants et les paysans. On a même été témoin quelquefois de procédés coercitifs qui risquaient de nous aliéner toute une classe qui doit être normalement l'aïllée du prolétariat.

Il est compréhensible, qu'au début de la guerre civile, les milices aient procédé à de nombreuses réquisitions à la campagne dans le but, d'assurer l'approvisionnement des combattants. Mais dès que le régime fut normalisé en Catalogne, par la direction ouvrière des destinées politiques du pays, il était inévitable et nécessaire que le paysan bénéficie de nouveau du produit de sa terre. Ce fut le cas dans l'ensemble de la Catalogne.

Dans toutes les révolutions il y a toujours des groupes politiques de base qui, dépassant les consignes des partis révolutionnaires, croient pouvoir réaliser immédiatement la transformation de l'économie du pays, en la faisant passer sans transition du système capitaliste à un système socialiste. C'est ainsi que des organisations, à la campagne, prétendirent imposer la collectivisation des terres, non seulement des grandes propriétés agraires, mais aussi des petites propriétés paysannes dont le revenu suffit à peine à nourrir une famille. On préterdit même, dans certains villages, imposer la suppression de la monnaie pour instituer un régime de troc. Dans ces cas isolés les paysans, gens méfiants par nature, reportèrent la responsabilité du régime qu'on voulait leur imposer sur l'ensemble des organisations dirigeantes de la Catalogne. Si on avait laissé ces initiatives néfastes se propager, on aurait assisté en peu de temps à la naissance d'une hostilité très dangereuse de la paysannerie à l'égard du prolétariat. Le résultat en eût été d'autant plus regrettable que les paysans en Catalogne ne se sont pas gênés de montrer leur sympathie à l'égard de la classe ouvrière et des combattants antifascistes qui défendent leur sol et leur ont promis de les émanciper.

La rupture de l'alliance entre la couche paysanne et les ouvriers ne manquerait pas de saper les fondements de l'économie catalane, de provoquer la raréfaction des produits alimentaires ou la hausse des prix, plongeant en définitive l'ensemble du pays dans une atmosphère hostile à la révolution.

Il faut reconnaître que toutes les organisations ouvrières ont dû admettre la nécessité de régler les rapports entre la

campagne et la ville de telle manière que leur solidarité en soit renforcée. Nous avons reproduit aussi dans le numéro 7 de la «Révolution Espagnole» l'opinion du Conseiller de l'Agriculture de la Généralité de Catalogne. Sans adhérer entièrement aux thèses développées par Ardiaca — lequel ne semble pas reconnaître la supériorité de l'exploitation collective sur la culture individuelle — nous les avons communiqués à nos lecteurs afin de les éclairer sur les problèmes agraires.

Dans le domaine de l'organisation et du contrôle du travail à la campagne, le P. O. U. M. avait un rôle de premier plan à jouer, car, dans les diverses «comarques», il influence de très importantes couches de paysans, tant par les syndicats agricoles que par son rayonnement propre, en qualité de parti révolutionnaire ayant acquis la confiance des masses.

Le P. O. U. M. n'a pas failli à son devoir. La résolution qui suit, si concise qu'elle soit, marque bien la voie qui scellera définitivement l'union des ouvriers et des paysans.

La terre est désormais socialisée; sa répartition sera faite par les municipalités. Le petit paysan dont le lopin de terre suffit juste pour nourrir sa famille continue à bénéficier de l'usufruit de sa culture. Les syndicats agricoles, dont l'existence devient obligatoire dans chaque commune, seront les intermédiaires indispensables entre le producteur et le consommateur. Toutes ces assurances étant fournies au petit producteur, il reste entendu qu'on s'efforcera, par l'éducation du paysan, de provoquer et d'étendre par la suite, l'exploitation collective de la terre, fournissant pour cela aux communautés les moyens dont elles ont besoin pour mener à bien une culture rationnelle. La démonstration «de visu» prou-

vera au paysan mieux que la plus belle des harangues, les avantages nouveaux qu'il peut tirer des formes collectives de travail.

## Résolution de la Conférence

1.° Toute la terre doit être socialisée.  
2.° Les syndicats agraires seront chargés de l'exécution de cette socialisation.

3.° La terre socialisée sera partagée, pour son exploitation, entre les paysans qui devront la cultiver, selon leurs nécessités.

4.° Les petits propriétaires actuels continueront à jouir de l'usufruit de la terre qu'ils cultivent. En aucun cas, un paysan ne devra posséder plus de terre que lui et sa famille ne peuvent cultiver.

5.° Le bénéfice de la production doit appartenir au cultivateur. Les syndicats et les coopératives seront les uniques intermédiaires entre le producteur et le consommateur.

6.° L'exploitation collective de la terre sera provoquée et l'on procurera toute l'aide économique et technique nécessaire.

7.° Etant donné que l'exploitation collective de la terre implique en grande partie, un processus éducatif, on créera des exploitations modèles que seront dotées de tous les éléments de la technique moderne et démontreront au paysan qu'avec moins d'effort que dans une exploitation individuelle, on obtient un rendement supérieur.

## Le leader anarchiste Durruti

Buenaventura Durruti est mort. — La Fédération Anarchiste Ibérique et la Confédération Nationale du Travail perdent avec lui un de leurs meilleurs militants, un de leurs militants les plus intègres et les plus valeureux. Après Ascaso tué le 20 juillet à Barcelone, et qui était depuis des années l'ami de Durruti, c'est le coup le plus dur qui est porté au mouvement anarchiste espagnol.

La Révolution elle, perd un de ses meilleurs chefs, une



des figures qui resteront dans les annales de la Révolution prolétarienne espagnole. Entraîneur d'hommes, précieux par l'enthousiasme qu'il savait faire rayonner autour de lui, précieux par ses qualités d'organisateur.

Durruti est mort, ceux qui n'avaient pas pu l'abattre sur les champs de bataille l'ont lâchement assassiné dans les rues de Madrid lorsqu'il descendait de sa voiture.

Durruti est une des figures les plus marquantes du mouvement révolutionnaire anarchiste international, un de ceux qui avait le plus lutté pour l'émancipation du prolétariat.

Buenaventura Durruti naquit le 14 juillet 1895 dans la ville de Léon, d'une famille de neuf enfants. Son père était employé aux chemins de fer. Il commença à travailler dès l'âge de 14 ans dans les ateliers de la compagnie où était son père. En 1907 éclate la grève des cheminots. Durruti doit fuir de Léon, de cette date commence sa vie de révolutionnaire.

De Léon il s'enfuit à Paris où il travaille trois années chez Bréguet.

Il retourne en Espagne à St. Sébastien vers 1920 et entre en contact avec les groupes anarchistes; de là il vient à Barcelone où la dictature Primo de Rivera tient sous sa botte le prolétariat catalan, il y fait connaissance avec Ascaso, García Olliver (aujourd'hui ministre de la Justice du Gouvernement central) Jover, Vivanco, jeunes militants anarchistes avec qui il se lie et avec qui il mènera tout le travail illégal. La répression continue féroce contre les militants des organisations ouvrières. Chaque jour le «jésuitisme» assassine les meilleurs défenseurs du prolétariat. Il faut en finir et venger les victimes. Le cardinal Soldevilla est exécuté par Ascaso et par Durruti.

Ils sont obligés de s'enfuir de l'Espagne et sont accueillis par des camarades d'Argentine, mais la police internationale veille et ils ne peuvent pas trouver de travail. A cette époque des attaques à main armée ont lieu dans ce pays contre les banques. La police les inculpe. Durruti et ses compagnons s'enfuirent avant son arrivée. Ils parcourent l'Argentine, l'Uruguay, le Paraguay, le Chili, Cuba et le Mexique. De là ils se rendent à Paris dans l'intention d'en finir avec le roi. Le complot est découvert et il est arrêté avec ses compagnons. Nous sommes en 1926, et ils passeront une année en prison.



L'Argentine demande son extradition. L'on doit encore se souvenir en France de la campagne d'agitation menée par les anarchistes français dans le «Libertaire» et à la suite de laquelle Durruti et ses compagnons sont remis en liberté le 9 juillet 1927.

Le Gouvernement français les frappa d'interdiction de séjour. Durruti se dirigea vers la Belgique qui lui refuse l'hospitalité, de même que le Luxembourg. Il poursuit son chemin à pied vers l'Allemagne croyant que le gouvernement socialiste lui permettra de résider. Vaines illusions! L'Allemagne lui ferme ses portes. Il est obligé de s'en retourner. Trompant la police il se réfugie à Paris où il se cachera un mois. Mais comme il ne veut pas vivre de la solidarité de ses camarades, mais, de son travail il gagne Lyon où il peut travailler six mois au bout desquels il tombe dans les mains de la police. Le tribunal correctionnel le condamne à 6 mois de prison qu'il accomplit à la prison St. Paul. Pendant toutes ces étapes Ascaso a été son fidèle compagnon.

A leur sortie ils se rendent clandestinement en Belgique et de là à pied par les bois en Allemagne, où ils restent 4 mois sans pouvoir travailler. De là ils retournent à Bruxelles avec l'intention de se rendre au Mexique, projet qu'ils n'exécutent pas, ayant eu connaissance que la police du Mexique sachant leur passage les livrerait à l'Argentine qui les recherchait. Pendant ce temps ils avaient fait des démarches afin de pouvoir se rendre en Russie, mais ce pays leur imposa des conditions qu'ils repoussèrent.

Ils restèrent donc en Belgique où la police connaissait leur présence les surveillait, mais les laissait vivre tranquilles. Ils entrèrent en rapport avec Gasol et Macia et contribuèrent au mouvement qui devait mettre fin à la monarchie. Ils étaient depuis 2 ans en Belgique quand vint le 14 avril et que fut proclamée la République.

Le 15 du même mois ils retournèrent en Catalogne dans un train chargé d'émigrés espagnols qui avaient comme eux l'espoir de pouvoir vivre en paix de leur travail.

Mais la paix pour des hommes comme Durruti n'existe que dans la République des travailleurs. La proclamation de la République eut comme conséquence naturelle, une effervescence chez les révolutionnaires qui avaient vécu des années et des années privés de liberté.

## Les taxis collectivisés C. N. T.

De tous les syndicats contrôlés par la C. N. T. un des plus importants est sans aucun doute le Syndicat Unique des Transports de Barcelone.

Installé dans l'ancien immeuble de la banque d'Espagne, en plein centre du quartier commercial, c'est avec ses 22 sections un véritable ministère qui a sous sa dépendance absolument tout le trafic de la ville et du port.

Nous avons pu grâce à l'amabilité du camarade Vincent Perret, vieux militant syndicaliste, visiter les différents services du syndicat. Les plus importantes sections sont celles des taxis, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure pour examiner son fonctionnement et les réalisations apportées, depuis sa collectivisation, celle du métropolitain, des tramways, des autobus. Nous avons ensuite les sections: des dockers, des ouvriers du port, des livreurs, des déménageurs, des agents en douane, des ouvriers de garages, des porteurs en gare, des porteurs aux Halles, des services rapides, etc.

Nous trouvons dans son bureau le camarade Langa, secrétaire général du syndicat qui nous donne tous les renseignements concernant le fonctionnement de la centrale syndicale. Des camarades entrent et sortent à chaque instant; le téléphone sonne sans arrêt, c'est une ruche en pleine activité.

Le but de notre syndicat, nous dit-il, est la centralisation, sous une direction unique, des différentes branches du transport urbain. Nous arriverons ainsi à éviter la concurrence qui pourrait surgir entre elles, au sujet de l'extension des lignes en activité, de leur prolongation, de l'élargissement des services, etc. Chaque branche garde néanmoins son administration autonome, mais par cette centralisation nous évitons également ce qui se produisait en régime capitaliste, où, dans un quartier se trouvaient tous les moyens de transport,

Arrive le mouvement du 8 janvier 1933. A Figols pour la première fois dans l'histoire le communisme libertaire est proclamé. Durruti est arrêté et déporté à Fuerteventura.

Après sa libération il se rend à Saragosse où l'intransigeance de la bourgeoisie et les autorités locales provoquent une réaction dans la classe ouvrière, réaction qui se traduit par une grève générale qui dure 33 jours, cette grève eut une résonance énorme dans toute l'Espagne, et se termina par la victoire de la classe ouvrière. Dans cette occasion, Durruti fit preuve d'une énergie indomptable, cette énergie qu'il communiqua à tous et qui permit de remporter la victoire.

Toujours à Saragosse il constitua avec Isaac Puente—fusillé dès les premiers jours d'août à Alava—et Cipriano Méra un Comité Révolutionnaire. Ils furent arrêtés et passés en jugement. Il nous faut noter en cette occasion le coup d'audace réalisé par des compagnons de Durruti qui assaillirent la salle du juge, et s'emparèrent des dossiers où étaient les archives du procès en question.

Remis en liberté Durruti continua son agitation de militant. Lors du soulèvement révolutionnaire du 6 octobre 1934 il se trouvait à Barcelone. Il fut arrêté et transféré à Valence où il resta jusqu'en août 1935.

Quand éclate le coup fasciste du 19 juillet, il est le premier sur les barricades à l'assaut de la caserne d'Atarazanas, Francisco Ascaso tombe mort à côté de lui, la F. A. I. et la C. N. T. venaient de perdre dès le début de la lutte un de leurs meilleurs militants.

Dès que le calme est rétabli à Barcelone il prend la tête des miliciens qui s'élancent vers Saragosse et Huesca, c'est l'élan formidable des premiers jours, les départs en camions, en autocars en véhicules de toute sorte. Puis à cette guérilla succède la guerre de tactique et de tranchée, Durruti se révèle un chef militaire hors de pair. Pendant 3 mois à la tête de ses colonnes il combat sur le front d'Aragon. Ce n'est que dernièrement lors de la poussée fasciste sur Madrid, que la Catalogne décide d'envoyer ses meilleures troupes pour la défense de la ville martyre.

C'est là qu'il devait trouver la mort. La Révolution venait de perdre un chef.

Salut Camarade Durruti.

alors que d'autres en étaient pour ainsi dire dépourvus, nous comptons, avec moins de frais pouvoir organiser un réseau de transports urbains qui donnera toute satisfaction aux usagers.

Le camarade Langa nous met ensuite en rapport avec le secrétaire de la section «Taxis». C'est, comme nous l'avons dit, une des plus importantes, par la place qu'elle tient dans la ville et aussi une plus intéressante du point de vue de la collectivisation.

«Nous connaissions avant le mouvement de juillet, dit-il, une crise terrible dans notre corporation. Les causes en étaient principalement le défaut d'organisation des patrons et la concurrence que se faisaient entre eux les chauffeurs qui n'avaient comme rémunération que les 25% de leur recette sans aucun salaire fixe. Et encore faut-il tenir compte que presque tous étaient affiliés à la C. N. T. et qu'après plusieurs années de luttes, nous avions arraché au patronat la journée de huit heures. Depuis que nous avons réorganisé notre industrie, nous avons supprimé le travail au pourcentage et établi un salaire fixe de 80 pesetas par semaine.

Notre syndicat avant juillet était divisé en 2 sous-sections: 1.°, celle des travailleurs qui roulaient pour le compte de patrons ou de compagnies, et 2.°, celle de propriétaires d'une seule voiture que nous considérons comme des travailleurs émancipés.

Après le triomphe de la classe ouvrière dans Barcelone et toute la Catalogne et le retour à une vie normale dans notre cité, nous avons décidé la collectivisation intégrale du matériel et des annexes de l'industrie du taxi, en expropriant sans aucune indemnisation les ex-propiétaires et en les accueillant dans les rangs du personnel.

Nous avons trouvé le matériel en très mauvais état. C'est la conséquence logique du peu de soins, de l'effort continu

auquel il était soumis et de la misère dans laquelle cette industrie était tombée. Pour la remise en état du matériel et pour son entretien, nous avons monté des ateliers de mécanique et de peinture. D'accord avec la section des ouvriers de garage nous avons requisitionné plusieurs garages dans les endroits qui nous ont semblé les plus propices, nous avons également monté un central téléphonique, qui est en communication avec les différents garages et avec des bornes d'appel. Pour la surveillance de ces différents services leur bonne marche et leur administration il a été créé un «Comité administratif» qui sous le contrôle du syndicat gère l'industrie du «Taxi».

Nos ateliers de peinture occupent 50 ouvriers et ceux de mécanique 70. Nous avons sorti jusqu'à ce jour 600 voitures qu'il fallu réparer et repeindre avant de les mettre en service, nous espérons pouvoir porter ce chiffre à 1000 avant la fin de l'année, ce qui assurera du travail à 2000 ou 2500 ouvriers. Il manquait avant le mouvement 2650 voitures, nous en avons retrouvé 2350, le reste a été utilisé pour les besoins de la guerre. Ces voitures constituent une réserve où nous pourrions puiser après l'élimination du matériel par trop mauvais. Nous pensons que les nécessités de la ville seront couvertes avec 1500 ou 1600 voitures et nous devons par un roulement et une réduction d'heures employer tous les compagnons qui vivaient de l'industrie du «Taxi» avant le 19 juillet.

Nous envisageons également, après la fin de la guerre, le développement du tourisme qui est une source très importante de revenus et qui nous permettra d'occuper de nombreux camarades.

Cette branche était jusqu'ici entre les mains de quelques

## La Jeunesse et la Révolution

*Dans sa séance du 14 novembre, le Conseil de la Généralité de Catalogne a décidé, sur la proposition de notre camarade André Nin, Conseiller à la Justice, d'accorder les droits civils, politiques et juridiques aux jeunes travailleurs à partir de 18 ans.*

*La concession des droits politiques et civils aux jeunes travailleurs était depuis toujours une des revendications fondamentales des organisations révolutionnaires de la classe ouvrière.*

*En Espagne, la petite bourgeoisie avait promis d'accorder ces droits sous un régime démocratique. Cependant en 1931, les jeunes travailleurs placèrent leur confiance dans la République démocratique et le socialisme réformiste pour obtenir les droits qu'ils en attendaient. Ils furent cruellement déçus. Les Cortes Constituantes repoussèrent leur demande à l'unanimité, depuis les conservateurs jusqu'aux socialistes. La République bourgeoise montra par cette attitude, une fois de plus, qu'elle était incapable de mener à bien une réforme favorable aux travailleurs dans les cadres du régime capitaliste.*

*La révolution qui eut pour origine le soulèvement fasciste devait seule donner satisfaction aux jeunes travailleurs. La classe ouvrière, en prenant le pouvoir, n'avait plus à consulter un Parlement, mais elle avait pour devoir de satisfaire les aspirations et les revendications issues d'elle-même.*

*Nous saluons doublement cette conquête révolutionnaire, parce qu'elle est une victoire du prolétariat et qu'elle fut acquise grâce à l'un des membres du Comité Exécutif du P. O. U. M., notre camarade André Nin.*

*Le Conseil de la Généralité, en prenant cette décision, a rendu justice aux jeunes combattants de la Catalogne rouge, à ceux qui défendirent la Révolution espagnole.*

### Les droits politiques aux Jeunes

Il est nécessaire d'accorder à la Jeunesse révolutionnaire la capacité juridique, politique et civile. Ces droits ont toujours constitué une des aspirations fondamentales des partis politiques et des organisations syndicales qui luttent contre le fascisme.

Un délai dans la concession de ces droits aurait constitué un acte contre la jeunesse, si nous tenons compte de l'énorme

profiteurs sans scrupules qui, dans une période de prospérité, ont réalisé des fortunes. Au détriment de leur personnel qu'ils exploitaient honteusement. Il y avait encore là un autre genre de parasites, nous parlons de ces jeunes gens de familles bourgeoises qui ne voulaient pas travailler, possédaient des voitures particulières dans lesquelles ils promenaient les étrangers, vivaient ainsi du tourisme et de toute sorte de trafic.

Nous pensons, en résumé, qu'à présent il nous faut faire un travail d'ensemble qui nous permettra d'éviter toutes les divergences qui pourraient aboutir à un bouleversement organique.

Nous avons visité ensuite sous la conduite de camarades du syndicat les différents ateliers de réparations où s'affairent les mécaniciens, ceux de peinture, où tous les taxis sont repeints en noir et rouge, couleur de la C. N. T. Nous avons vu ensuite les immenses garages où sont entreposées les voitures qui sont pour le moment inutilisées et que l'on remet en état pour un service prochain, les garages, où chaque jour sont revisées les voitures en service, les bureaux de l'administration, etc.

C'est une grande réalisation que l'on peut porter aujourd'hui au compte du Syndicat Unique des Transports de Barcelone. Les camarades de la C. N. T. ont réalisé dans le domaine de l'industrie du Taxi un progrès incontesté.

Nos camarades ont pris comme devise «NOTRE OEUVRE». C'est en effet, votre oeuvre, c'est par votre esprit syndicaliste et collectiviste que vous avez pu mener à bien la tâche qui vous incombait.

contribution qu'elle a apportée dans la lutte contre le fascisme et pour la Révolution, étant donné, d'autre part, que dans l'ordre militaire on lui a imposé de se considérer mobilisée à partir de 18 ans. Ce qui fait supposer, de la part de la jeunesse, une maturité pour la défense de la Révolution, maturité qu'on ne peut pas lui nier quant à la plénitude de ses droits politiques et juridiques.

En conséquence et sur le proposition du Conseiller de Justice, d'accord avec le Conseil Exécutif:

Décrète:

Art. 1. La capacité d'une personne pour acquérir les droits politiques, civils et juridiques et pour les exercer est déterminée par la majorité légale.

La majorité est fixée à 18 ans.

Art. 2. Dans les cas exceptionnels, cette capacité pourra être fixée à 16 ans.

Art. 3. Toutes les dispositions contraires au présent décret se trouvent annulées.

Art. 4. Le présent décret entrera en vigueur à dater de sa parution dans le «Journal Officiel» de la Généralité de Catalogne.

Barcelone, le 17 novembre, 1936.

## LE BUREAU INTERNATIONAL DES JEUNESSES

À côté du Congrès International contre la guerre et le fascisme qui s'est tenu à Bruxelles dans les premiers jours de novembre, a eu lieu la réunion du Bureau international des Jeunesses Révolutionnaires, où étaient représentées toutes les organisations adhérentes, ainsi que quelques organisations sympathisantes dont les délégués siègent en qualité d'observateurs.

La Jeunesse Communiste Ibérique (P. O. U. M.), était représentée par son secrétaire général Solano, et par Di Cabo. Solano fit un large exposé sur la situa-



tion espagnole. Toutes les organisations présentes exprimèrent leur solidarité aux camarades espagnols.

Sur une proposition de Solano appuyé par la Jeunesse maximaliste Italienne, le Bureau par solidarité pour la jeunesse prolétarienne espagnole décida de transférer son siège à Barcelone. Il fut également décidé la convocation pour le mois de février d'un Congrès International des Jeunesses Révolutionnaires à Barcelone, auquel seraient invitées toutes les organisations de jeunesses prolétariennes même non adhérentes au Bureau.

Le Bureau a également désigné à l'unanimité les quatre membres du Comité Exécutif International. Ont été désigné à l'unanimité les camarades: Solano (Espagne), Jeunesse Communiste Ibérique; Hans Fritz (Allemagne), S. A. P.; Bob Smillie (Angleterre), I. L. P.; Martini (Italie), Jeunesses Maximalistes.

Le camarade Solano a été nommé secrétaire général du bureau. Le Bureau s'est transféré immédiatement à Barcelone et a commencé de suite à fonctionner. Dans quelques jours il va faire sortir un organe imprimé en 4 langues: français, espagnol, anglais et allemand.

## LES DROITS DES PROLETAIRES ETRANGERS EN ESPAGNE

«Le Comité Exécutif du P. O. U. M. a décidé de mener une campagne dans la presse espagnole et d'intervenir auprès des organismes gouvernementaux aux fins d'obtenir pour tous les étrangers, combattant sur le front où remplissant des fonctions en relation avec la lutte antifasciste, les droits légaux d'adoption de la nationalité espagnole.»

Cette décision du P. O. U. M. est dans la ligne révolutionnaire. Un parti qui se réclame de la doctrine de Marx et de Lénine ne peut pas tenir compte des différences de nationalité, de race, mais doit seulement tenir compte de la solidarité prolétarienne internationale.

Il est juste en outre que les travailleurs étrangers qui luttent aux côtés de leurs frères d'Espagne pour la défense du prolétariat jouissent des mêmes droits qu'eux, et que ceux qui sont chassés par le fascisme de leurs pays d'origine trouvent enfin un endroit où ils puissent vivre en homme et non en bête traquée.

## LES BULLETINS DU P. O. U. M.

Le Parti Ouvrier d'Unification Marxiste a décidé de faire paraître en plus des bulletins d'information en français, et en anglais qui paraissent déjà, un bulletin en allemand et un autre en italien. Ces bulletins paraîtront deux fois par mois de même que le bulletin français.

Ces nouveaux bulletins permettront de faire connaître encore mieux la position du P. O. U. M. devant les problèmes posés par le développement de la Révolution, ainsi que les mots d'ordre et les tâches que nous avons à remplir.

(Suite de la page 2)

sur tous les fronts me l'ont assuré. Ils sont disposés à résister jusqu'à la mort. C'est la première condition de la victoire et je suis persuadé qu'ils rempliront cette condition. Mais pour que les fascistes n'entrent pas à Madrid, pour que Madrid soit la tombe du fascisme, il faut que la classe ouvrière espagnole le veuille. Il ne faut pas se fier seulement à l'héroïque résistance des miliciens du front madrilène, mais ils faut les aider activement et efficacement, attaquant l'ennemi par les flancs et décechant, en outre, une grande offensive sur tous les fronts de l'Espagne.

### UN NOUVEAU BOMBARDEMENT.

A deux heures et demi de l'après-midi, nous nous trouvons dans le local du Comité Exécutif du P. O. U. M. De nouveau, nous entendons le bruit des moteurs d'avions. Nous sortons dans la rue. Le ciel semble presque couvert par les appareils. Combien y en a-t-il? Nous l'apprenons tout de suite: dix-huit appareils de bombardement lourds de la marque «Junker»; six avions légers de bombardement et vingt appareils de chasse qui protègent les autres. Ils commencent à bombarder intensément le quartier où nous nous trouvons. Nous nous précipitons à la cave. Au même instant, nous percevons un sifflement aigu et dans la cour de la maison de notre Parti, presque à nos pieds, tombe une bombe incendiaire. Heureusement, elle ne s'enflamme pas et nous pouvons la ramasser quelques instants après.

Quelqu'un vient nous dire que le toit de la maison de notre Parti est en train de brûler. Nous dominons rapidement le feu. Mais tout à côté, il y a deux maisons qui flambent. L'incendie s'étend rapidement; les flammes sont à chaque moment plus voraces. Dans la rue, passent quelques blessés; une femme avec le visage ensanglanté; un homme avec le corps à moitié brûlé; un enfant que l'on porte sur les bras-nous ne saurons pas s'il est vivant ou mort. Le monde crie et maudit les assassins du peuple. De nouveaux blessés passent. En moins d'une demie-heure la place de Santo-Domingo se remplit de gens avec des matelas, des fardeaux, des paniers... L'évacuation de ce quartier, durement atteint par l'aviation fasciste, commence. Cet exode d'un quartier à un autre provoque une véritable peine. Il y a une chose hautement reconfortante: les femmes ne pleurent pas. Les faces reflètent la fermeté, l'énergie, la résolution. Elles lancent des paroles de haine et de vengeance contre les criminels qui assassinent froidement, méthodiquement la population civile sans défense. Madrid, tout Madrid, celui qui lutte au front, celui qui lutte à l'arrière, tous se sentent unis fermement, unis par la solidarité dans l'effort et par la volonté de vaincre.

### TOUS AUX COTES DE MADRID.

A Madrid, j'ai vu beaucoup de femmes, d'enfants, de vieillards assassinés par l'aviation fasciste.

A Madrid, j'ai vu des hopitaux bombardés.

A Madrid, j'ai vu de beaux immeubles détruits, des patés de maisons ouvrières incendiés, des rues et des places avec d'immenses trous, qui révèlent les secrets du sous-sol...

Il y a des femmes, des enfants, et des malades qui dorment depuis deux semaines dans les gares du métro, dans les caves, sans sortir de là, comme des animaux sans défense, respirant une atmosphère envenimée, capable de provoquer le typhus ou la peste.

Il est nécessaire de procéder rapidement, de toute urgence, à l'évacuation de la population civile. Toute la population non-combattante doit sortir de Madrid. Elle devrait déjà être loin. Le Levant et la Catalogne accueilleront avec une chaleureuse sollicitude leurs frères madrilènes.

Mais nous réclamons quelque chose de plus: au lâche bombardement de Madrid, on doit répondre, immédiatement par le bombardement des bâtiments officiels et des quartiers riches de Burgos, Valladolid, Salamanque, Séville, Palma de Majorque... A la guerre comme à la guerre.

Dans les rues de Madrid, j'ai lu, à de nombreuses reprises en hautes lettres épaisses cet ordre: Madrilènes, à l'attaque! La consigne est de vaincre! Cette consigne les travailleurs madrilènes l'accompliront. Ils l'accompliront avec le soutien des travailleurs de toute l'Espagne, du monde entier.

J. G. GORKIN